



---

## VOYAGE EN PAYS MÊLÉ

—

JEAN-MARC BULLET

---



Sur la nationale 4, je parcours une route sinueuse bordée d'arbres et de maisons accrochées aux mornes, de plus en plus nombreuses au fur et à mesure que je me rapproche de Fort-de-France. Plutôt que d'emprunter la rocade pour accéder directement au quartier, je décide d'arriver au centre ville par le bord de mer et de le traverser du sud au nord pour me rendre sur le lieu.

Sur la côte, je longe le grand mur en pierre du Fort Saint-Louis pour me garer non loin du parking des taxis collectifs. Derrière moi c'est l'océan. D'ici, le pays me renvoie l'image d'une carte postale que j'ai vue la veille à l'aéroport ; la ville au premier plan, avec son église, son fort, sa savane, et en fond une végétation abondante, dominée par un volcan endormi.

Sur le plan, que j'ai obtenu à l'office du tourisme, je remarque que les rues quadrillent la ville comme un cahier, et que ce quadrillage s'arrête quand il rencontre un obstacle, un morne ou une rivière. J'emprunte l'une des rues à pied jusqu'au quartier. Il est 6h, il fait presque jour, l'air est frais, mais les rues ne sont déjà plus vides. Tout le monde s'affaire au quotidien. En empruntant la rue Victor Schoelcher, je ressens en effet le quadrillage omniprésent de l'espace, des immeubles blancs, bien rangés, certains avec leur peinture écaillée, d'autres avec des couleurs vives, à deux ou trois étages, quatre pas plus. Chemin faisant, je traverse la rue du Général de Gaulle. Parallèle et perpendiculaire à d'autres rues, je ressens peu à peu le plan en damier de la ville. J'entre dans le quartier des Terres Saint Villes (ancien quartier des Misérables). On ressent d'ailleurs une pauvreté dans cette partie de la ville, où l'on découvre des maisons en bois, pourries, abandonnées parfois. Je suis dans la rue Jean-Jaurès. Il est 6h30, je passe à côté d'une porte étroite, ouverte sur une petite pièce carrée sombre où la lumière du matin peine à entrer. Dans laquelle une dizaine de personnes attendent l'arrivée du dentiste à 7h30. Ici aussi, les rues sont perpendiculaires les unes aux autres. Cette orthogonalité s'estompe au fur et à mesure que je m'avance vers le Nord, et bientôt je fais face à la Rocade....

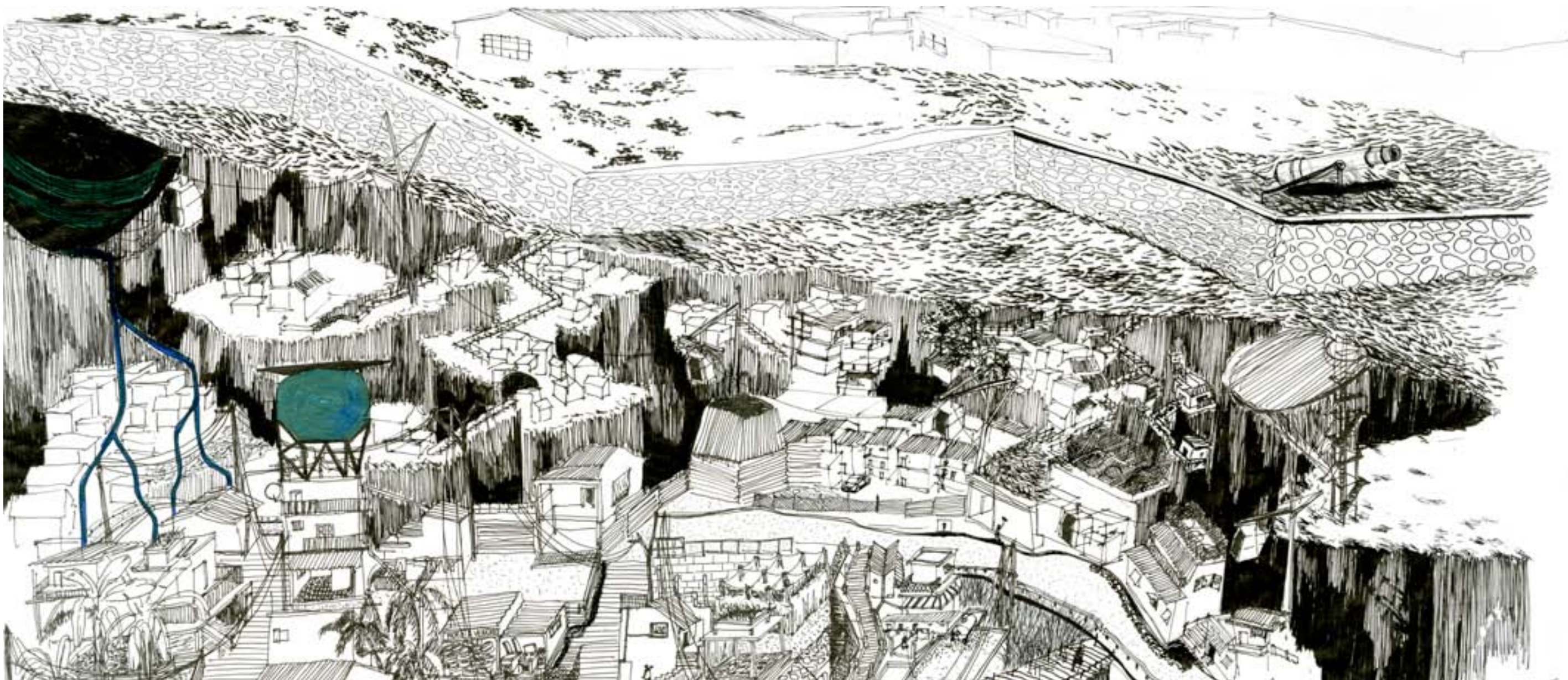
« Au cœur ancien : un ordre clair, régenté, normalisé. Autour : une couronne bouillonnante, indéchiffrable, impossible, masquée par la misère et les charges obscurcies de l'Histoire. Si la ville créole ne disposait que de l'ordre de son centre, elle serait morte. Il lui faut le chaos de ses franges. C'est la beauté riche de l'horreur, l'ordre nanti du désordre... L'urbaniste ne choisit plus entre l'ordre et le désordre, entre la beauté et la laideur ; désormais il s'érige en artiste : mais lequel ?... »

*Note de L'urbaniste au Marqueur de paroles.  
Chemise n°8. Feuillet XIX. 1987.  
Bibliothèque Schoelcher <sup>1</sup>*

Après être passé sous la rocade, j'aperçois un amas de toits, de fenêtres, et de façades. L'orange de la brique en terre cuite, le gris du béton, le noir des fenêtres ouvertes, le vert de la végétation, et le blanc de quelques façades peintes. C'est le quartier Trénelle..,

<sup>1</sup> TEXACO, Patrick Chamoiseau, Ed France Loisirs, page 204.

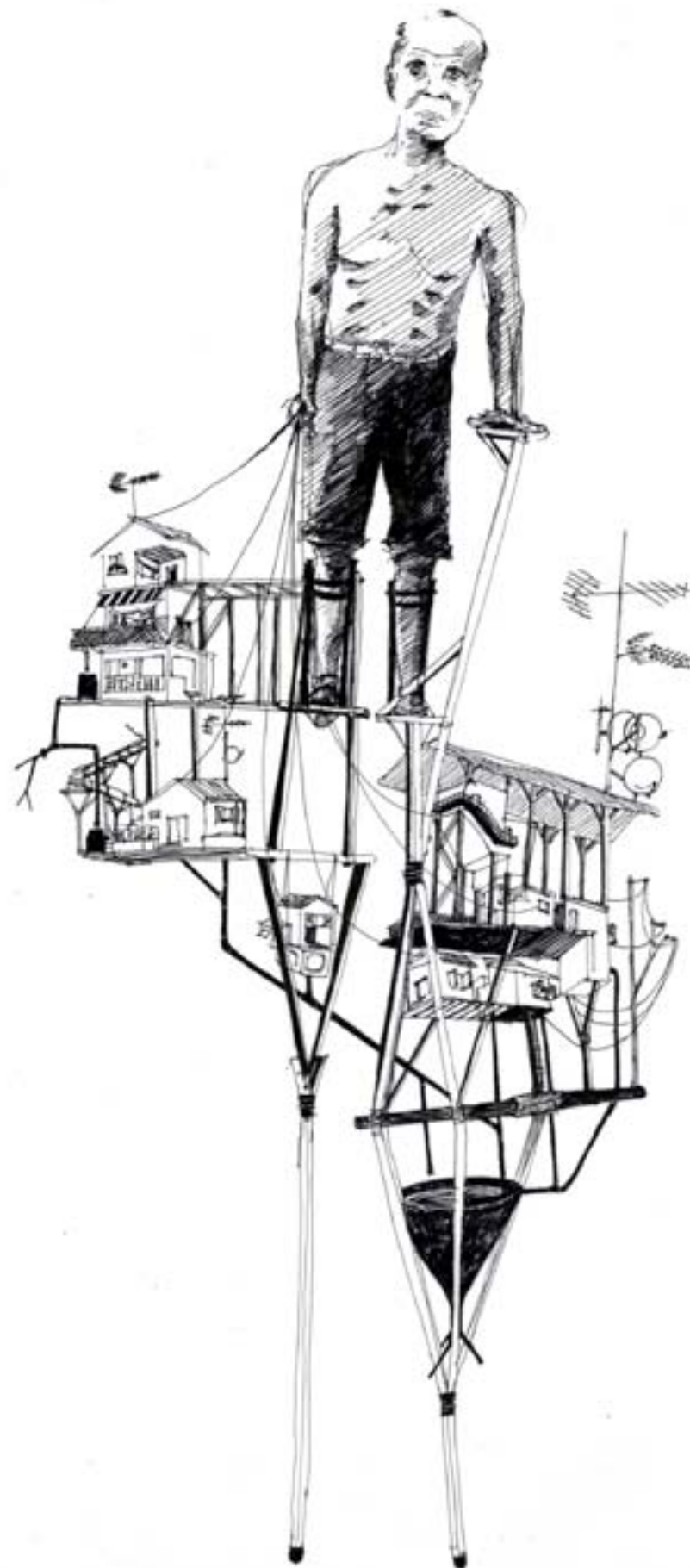




Il est sept heures du matin, j'arrive sur le parking de l'ancienne école maternelle du quartier. J'ai rendez-vous avec une urbaniste sociologue membre de la société Chrous, spécialisée en ingénierie sociale. Elle est mandatée par la ville pour mener une enquête en vue d'une RHI (Résorption d'Habitat Insalubre). La maternelle a été transférée dans l'école primaire qui se trouve quelques mètres plus loin. Elles sont toutes les deux très colorées, à la fois vives et pastels comme toutes les écoles que j'ai pu croiser sur l'île. Elles se détachent de l'aspect général non fini des habitations du quartier. Nous commençons la visite très tôt, avant que les rayons du soleil ne deviennent insupportables, du haut vers le bas, nous descendons le morne par la route puis par les escaliers. Nous allons sur le terrain de basket, situé sur un plateau en haut du quartier, où se promènent des poules. On pourrait se croire en pleine campagne. La mairie veut y construire un vrai gymnase; une autre preuve après l'école, l'église, les routes que la municipalité est loin d'avoir oublié le quartier.

A côté du terrain, une voiture désossée et brûlée. Ici, sur les hauteurs de Trénelle, je profite de la vue, pour comprendre quel quartier se juxtapose à l'autre pour constituer le nord de la ville. Balata, à l'ouest. Plus bas Terre Saint-Ville. Au dessus, Desaix, et sa caserne militaire aussi étendue que le quartier. Sa taille, l'espace entre les bâtiments, contrastent avec la promiscuité des habitations à Trénelle. Je rencontre alors le conteur.





## LE CONTEUR

«Trénelle, c'est plusieurs sous quartiers, Trénelle Citron, Trénelle Bas de Desaix, Trénelle Bas Hopital.

Nous sommes au début des années 60, les industries sucrières ferment et leurs ouvriers se retrouvent sans emplois. Ils vont à Fort-de-France chercher du travail. Le maire achète un terrain des mains de Madame Trénelle et ouvre un bail à toutes les personnes qui désirent s'installer. Celles-ci doivent se rendre alors sur place avec un employé de la mairie pour délimiter une parcelle. La nouvelle se répand et la région connaît un afflux massif d'habitants venant de toutes les régions agricoles de la Martinique...»

«Les premiers habitants sont des personnes qui ont des terrains à la campagne. Ils n'ont pas nulle part où aller, mais ils sont attirés par l'ouverture prochaine des commerces par les «békés», car ils viennent manger, chercher une vie meilleure.

Les gens qui venaient ici ne subissaient pas la pression foncière du centre ville. Ils arrivaient en ville avec rien, sans emploi, sans argent. Avec l'exode rural massif certaines personnes n'ont pas attendu l'autorisation pour s'installer.

On se rendait à la mairie pour rencontrer le maire et faire la demande de terrain. Il désignait quelqu'un pour faire le choix d'une parcelle (assez importante). Et donc ce sera assez fréquent d'observer qu'un voisin sera un parent. Il n'était pas facile d'accepter de venir habiter dans ce lieu boisé, où il n'y avait pas d'eau, d'électricité. On devait souvent transporter à pied les matériaux du Pont de Chaines en passant par le canal sur une route très étroite. La voirie a été faite par la suite grâce à la trace laissée par les piétons qui l'utilisaient pour acheminer les matériaux de constructions. Césaire a tout fait pour donner à ces personnes du travail. La mairie de Fort-de-France comptait à un moment 4000 employés.»

«Ce quartier est une hybridation culturelle, car il est la sélection des communes de la Martinique, Sainte-Marie, Rivière Pilote, Trois Ilets... Avec leur manière de parler le créole, de conter. Au début on était isolés, dans le noir, chacun chez soi. On allait chercher l'eau à la source à Grosse roche, ou près de la Mairie de Fort de France. Petit à petit, on se frayait un chemin avec le coutelas qui devenait à force de passages, un passage réel. Personne n'a habité une maison terminée. Comme matériaux on utilisait le bois de Florine et des caisses de bois de morue. Une tôle en travers de l'entrée faisait office de porte, pour la maison.

Les habitants reproduisaient la vie de la campagne en élevant leur cochon... Les arbres à pain et les arbres fruitiers déjà sur place y contribuaient.»

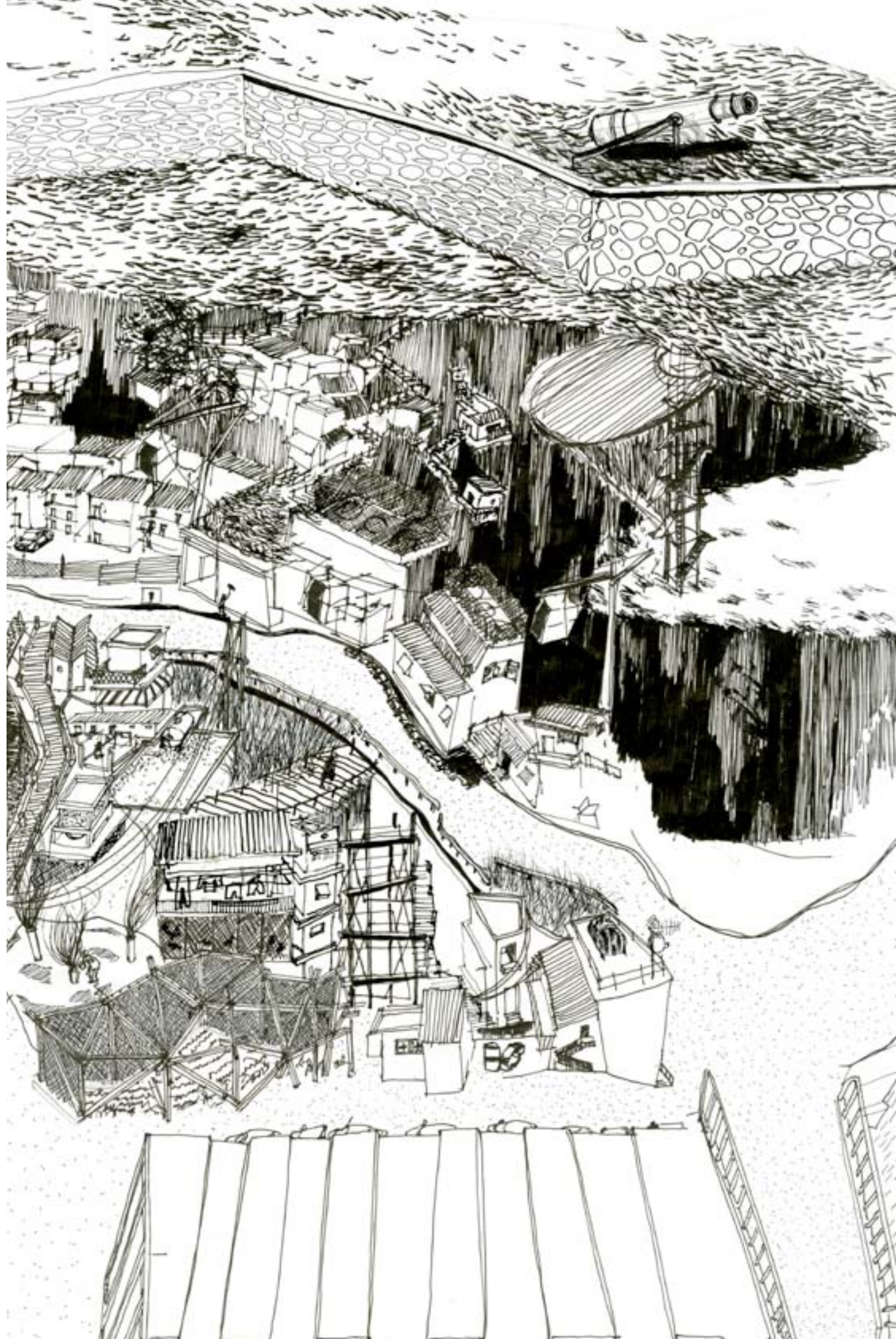
«Chaque famille construisait sa maison. La préoccupation première est celle d'être logé. (Il est arrivé que l'on déplace une maison qui entravait le projet de construction d'une route. Les habitants soulevaient la maison et la déplaçaient). Le fait de construire le quartier soi-même, contribuait au fait de construire sa relation à l'autre, à tisser des liens de solidarité, de voisinage.

La grande fraternité entre voisins qui régnait au début, venait du fait que les habitants, loin de tout, n'avaient d'autres choix que l'entraide. Le petit nombre de personnes au sein du quartier permettait la proximité. Il y avait beaucoup d'enfants car à l'époque, chaque famille était composée au minimum de 7 enfants.

Les habitants, grâce aux matériaux fournis par la ville, construisent eux-mêmes les parties communes, les routes, les escaliers...

Si le maire de la ville de Fort-de-France, veut désenclaver le quartier en vendant des terrains qui bénéficient d'une vue imprenable sur la baie de Fort-de-France, il va buter sur un problème : un même escalier sert en même temps à la famille Belfan et à la famille Vigilant. Si on vend! A qui appartient cet espace?»





Poursuivant notre visite, nous quittons le terrain de basket, nous arrivons en contrebas sur une ancienne carrière, dont les pierres ont servi à la construction des routes de la ville. Tous les ouvriers de Fort-de-France travaillaient dans le quartier à l'époque. Beaucoup de personnes extérieures au quartier, qui voulaient construire leur maison, venaient chercher leur matériau à la carrière, qui est aujourd'hui la place de la cascade. L'escalade de la cascade servait de rituel pour le « passage à l'âge adulte » entre les jeunes du quartier.

Le long de la route est planté un panneau métallique sur lequel on trouve une phrase d'un poème d'Aimé Césaire.

*«L'homme n'est pas seulement homme, il est univers...»*

Probablement pour rappeler les liens singuliers entre les habitants du quartier et le poète, maire de la ville pendant plus d'un demi-siècle. Celui-ci a permis aux anciens ouvriers des plantations sucrières de venir s'installer sur le flanc de ce morne qui prendra le nom de Trénelle.





## LE CONTEUR

« Césaire dit «papa Césè», fait installer le siège de son parti politique, le PPM (Partie Progressiste Martiniquaise) pour cette admiration qu'il a pour nous. De la reconnaissance pour l'intelligence du peuple, pour chaque personne construisons en fonction de la forme de la parcelle qu'ils vont habiter, et donnera forme ensuite au bâtiment. Parce qu'il a vu des maisons en bois sur pilotis, en bambou, qui s'agrandissent, s'élèvent à chaque fois qu'un enfant travaille et arrive dans la productivité familiale. Chaque fois qu'il y avait une main qui passe, il passait derrière pour finir ce que la main a commencé. Par exemple la municipalité qu'il dirige aide à cimenter les routes que les habitants ont tracées à force de passage.

On peut se demander, comment a-t-il pu laisser construire sans plan?

Il voulait dire tout simplement à la population « pour le moment habitez ».

«Il est considéré comme un père pour la population. Un père qui nourrit, qui donne vie, qui balise les routes, qui encadre, qui éclaire et construit l'homme de demain. Il avait compris qu'il fallait un endroit où habiter pour accéder au savoir. Et que la liberté s'accompagnait de savoir et surtout de bien-être, d'où l'importance d'avoir un toit. «Car si les droits de l'homme, c'est le droit d'habiter, Césaire l'a fait. Et si les droits de l'homme, c'est le droit de manger, il l'a fait». « Habiter» semble avoir une sonorité toute particulière. «

«Nous sommes à une période, où beaucoup de jeunes antillais partent pour la France par le BUMIDOM, où les rapports avec l'Etat français sont de type néocolonial, avec des crimes perpétrés par les forces de l'ordre, les militaires, les gendarmes et les légionnaires, pour chaque mouvement de grève des ouvriers ou des étudiants.

«Alors les revendications pour l'indépendance se basaient davantage sur une rupture avec l'arrogance, que sur une vraie possibilité de se gérer économiquement...

On n'était pas nous-mêmes, c'était la partie où il ne fallait pas parler le créole, où il ne fallait pas avoir une grosse bouche, un gros nez, où il ne fallait pas être noir, où tu avais un peu honte. C'est la partie où il fallait éclaircir la race, où il fallait parler plutôt à quelqu'un de plus clair que soi. Où le «noir» était la couleur de la misère. Cette période où les gens de Trénelle ne pouvaient accéder à un emploi dans la fonction publique, quelque soit leur niveau...

...Je reproche à la France, qui a un grand respect pour sa culture de nous avoir empêché d'être nous-mêmes et nous avoir empêché de développer notre culture...

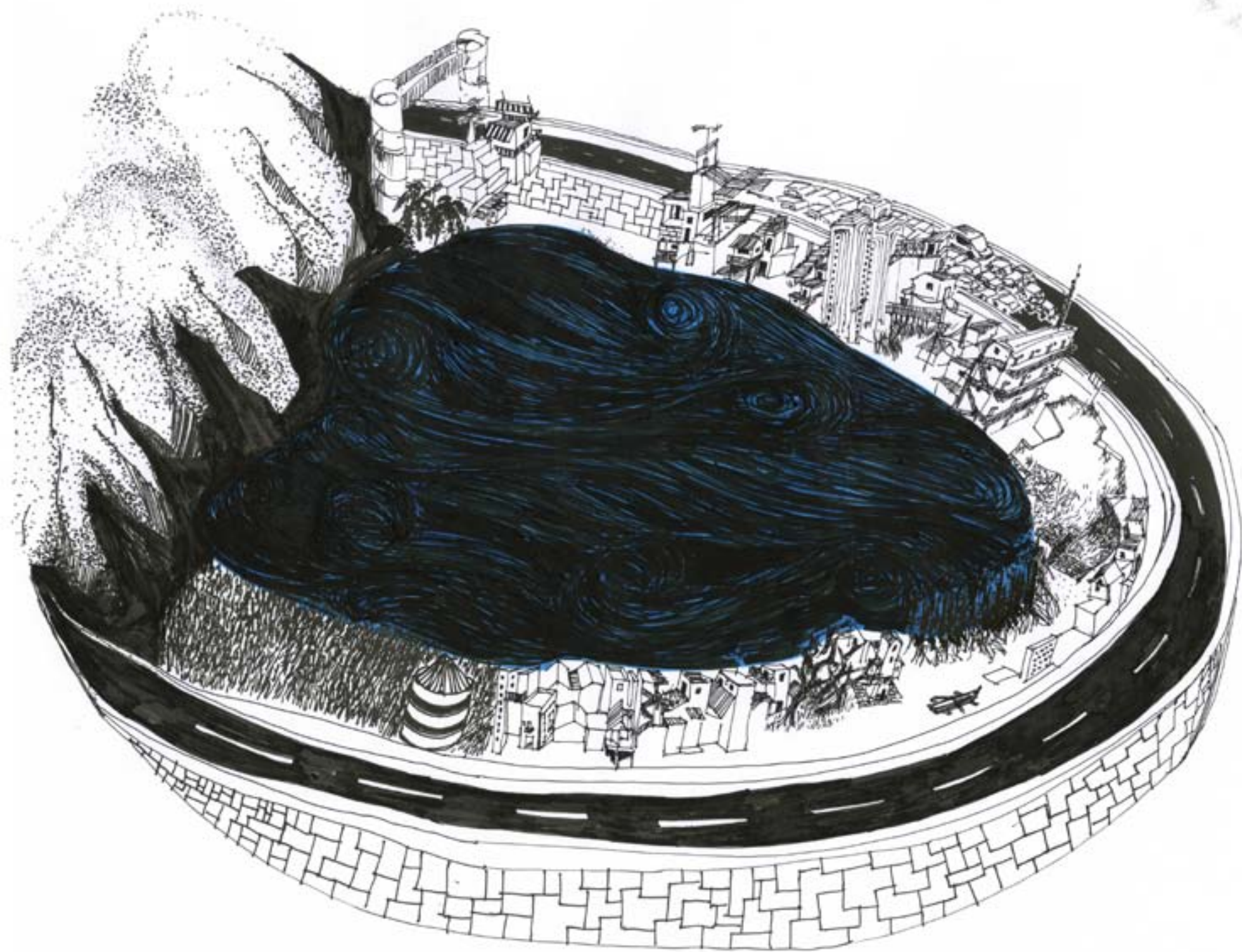
«Le quartier a souvent été stigmatisé, par des événements violents (une bagarre avec une personne extérieure au quartier qui a engendré la mort de quelqu'un). Il arrivait quelquefois qu'il y ait des bagarres autour de la source d'eau. Mais c'est l'arrivée de la drogue qui a durablement affecté la relation parent-enfant. En tant qu'éducateur spécialisé, j'ai créé un « point relais» pour aider à l'insertion des jeunes dans la vie sociale du quartier.»





Sur notre chemin, nous laissons le passage aux voitures qui roulent en double sens, sur une route à sens unique. Nous nous arrêtons près d'une case en tôle pleine de pneus. Un hélicoptère, parti de la caserne, survole le quartier et fait du vacarme au point de couvrir notre conversation. Les jours suivants ses passages se sont répétés. Descendant, nous nous enfonçons dans une ruelle sur la gauche pour nous rendre sur la « place de la Cascade ». Nous traversons un groupe d'habitations sur une voie mixte à la fois piétonne et routière. Dans cette rue, certains s'affairent à dégager leur voiture de leur emplacement pour se rendre au travail. D'autres prennent le pain des mains du livreur qui effectue ses livraisons quotidiennes. Arrivé sur le lieu, je constate qu'il y a réellement une cascade, qui avait un usage particulier il y a 30 ans. L'escalader était pour les garçons la preuve entre eux du passage à l'âge adulte. Elle servait également de source d'eau pour les habitants. Aujourd'hui elle est trop polluée pour cela. La place est plutôt grande ; elle mesure environ 60 mètres sur sa longueur et 30 mètres sur sa largeur. « Là, une petite maisonnette pour les jeunes, mais qui est tout le temps fermée. ». Certaines de ses vitres sont cassées. La place est très peu utilisée, les habitants s'y rendent peu. Est-ce un dysfonctionnement de l'espace public ?...

Nous partons de la place, ressortons de cette impasse et continuons à descendre en repassant devant l'ancienne école maternelle pour arriver face à l'Eglise et l'école primaire. La messe a lieu tous les quinze jours et pas toutes les semaines comme on peut le voir en ville. L'ancien prêtre était très respecté des gens du quartier ; c'était lui qui enseignait aux enfants avant que les pouvoirs publics ne créent une école. Ces édifices sont le signe que les pouvoirs publics sont très présents.







## LE CONTEUR

«L'église donnera une autre image au quartier. Il y avait les gens d'Eglise et les «pabon» (ceux qui n'allaient pas à l'Eglise). Mais ils se retrouvaient tous autour du prêtre, lors des sorties. L'abbé Mirta a fait un travail de fourmi avec les gens du quartier, qui a permis aux jeunes de faire des activités sportives, organiser des colonies de vacances. Le quartier a commencé à prendre « vie », à la création de l'église et de l'école.»

## LA MAITRESSE

« Institutrice à l'école primaire et habitante du quartier Trénelle Citron depuis 25 ans, originaire du Nord de la Martinique. Je commence à enseigner à 19 ans et institutrice itinérante. Sans voiture, car mon mari ne voulait pas que je passe mon permis, je me déplaçais en transport en commun. Après deux ans d'enseignement itinérant je décide quand même de passer mon permis. J'ai fait comme ça le tour de l'île. Je quitte le cocon familial, et arrive à Trénelle-Citron en 1983 dans une école qui ne me plaisait pas. A ce moment, il y avait de l'eau et de l'électricité dans le quartier. C'était une école « fade », sans décoration, avec un mauvais aménagement, que j'ai chamboulée. Lors de mon installation à Trénelle j'ai eu des remarques des gens de l'extérieur au quartier, en particulier de ma mère qui me dit que le quartier est mal fréquenté.»

«C'était très difficile de circuler en voiture dans le quartier quand on est nouveau. Car il n'y avait pas encore de routes à double sens et les conducteurs de bus et les habitants ne faisaient pas attention aux autres.

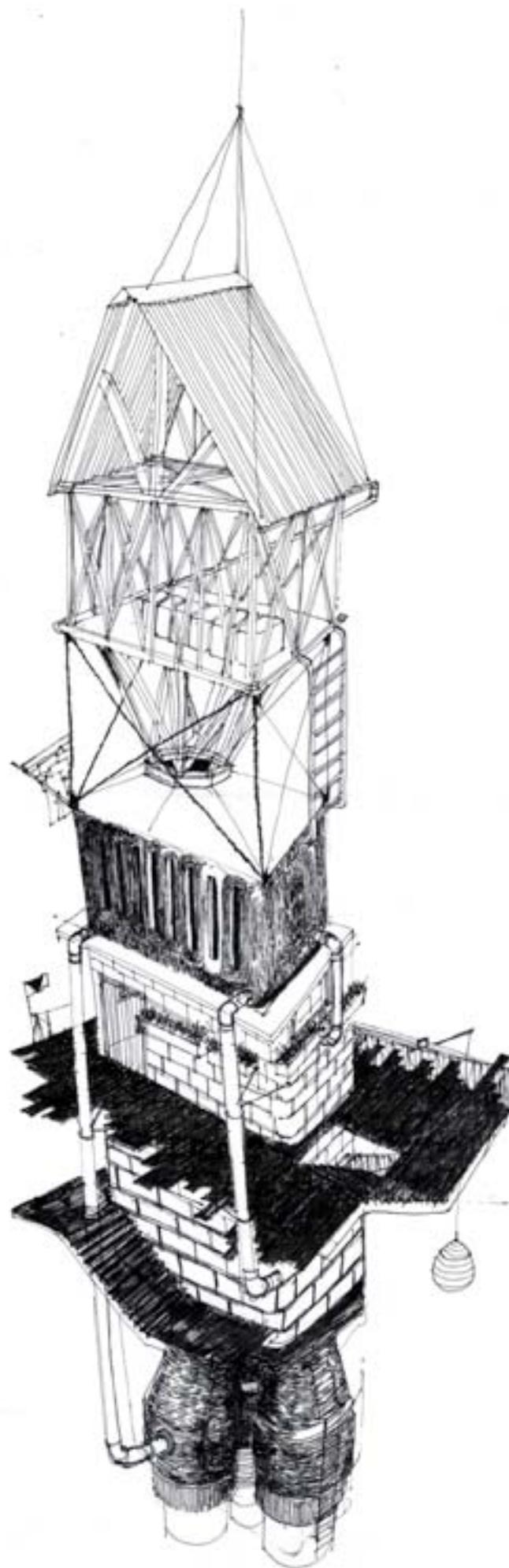
Les habitants, les parents d'élèves m'ont fait confiance, car pour eux, l'école a sa place dans le quartier et la maîtresse qui tient la classe de leur enfant doit être respectée.

J'ai toujours été au cœur des activités pédagogiques de l'école, ce qui m'a d'ailleurs pris du temps sur l'éducation de ces enfants. Les projets que j'ai montés avec mes élèves, l'implication du directeur de l'école, en collaboration avec d'autres associations comme la chorale symphonie, ou le club des aînés, a participé grandement au désenclavement du quartier.

Grâce au directeur, qui a permis le partage des cantiques avec les personnes âgées.

Par la reconnaissance des habitants, de mes anciens élèves, aujourd'hui parents, et de mes élèves, je crois être un «monument» dans le quartier en ayant fait beaucoup de biens aux enfants. Même s'il y a des anciens élèves, qui sont aujourd'hui drogués, ils restent très respectueux. »





Près de l'église, un petit pont traverse la rivière Madame, qui à l'opposé du Fort Desaix ceinture le quartier en contrebas. Le pont mène à une autre partie du quartier plus profonde et plus en hauteur. On se demande comment les maisons sont accrochées à la falaise. Et je m'interroge sur la difficulté au quotidien à emprunter ces escaliers chaque jour, ne serait-ce que pour arriver jusqu'à l'école ou l'église. Les habitations semblent également plus pauvres de ce côté.

Sans trop nous attarder, nous continuons notre marche. Il va être 9 heures, et le soleil se fait déjà menaçant. Nous prenons la rue du Bal Blomé, nous passons à côté d'une épicerie sombre (la deuxième que je croise), qui se distingue par ses bouteilles de gaz stockées sur la façade. Le propriétaire est sûrement celui qui habite la maison au-dessus. Plus loin, le garage fermé d'un habitant dont les motifs sur le portail m'interpellent. Ce sont des motifs de voiture en tige filetée, soudés sur le haut de la porte. Une femme au volant de sa voiture me regarde prendre une photo du garage. Je lui demande si elle en est la propriétaire. Elle me répond, comme prise sur le fait, que non. Elle a dû me prendre pour un agent de la mairie qui mène une enquête pour la RHI (Résorption d'Habitat Insalubre) du quartier. La rue est étroite mais plurifonctionnelle. On y répare sa voiture, on y marche, on s'y arrête pour discuter ou saluer...

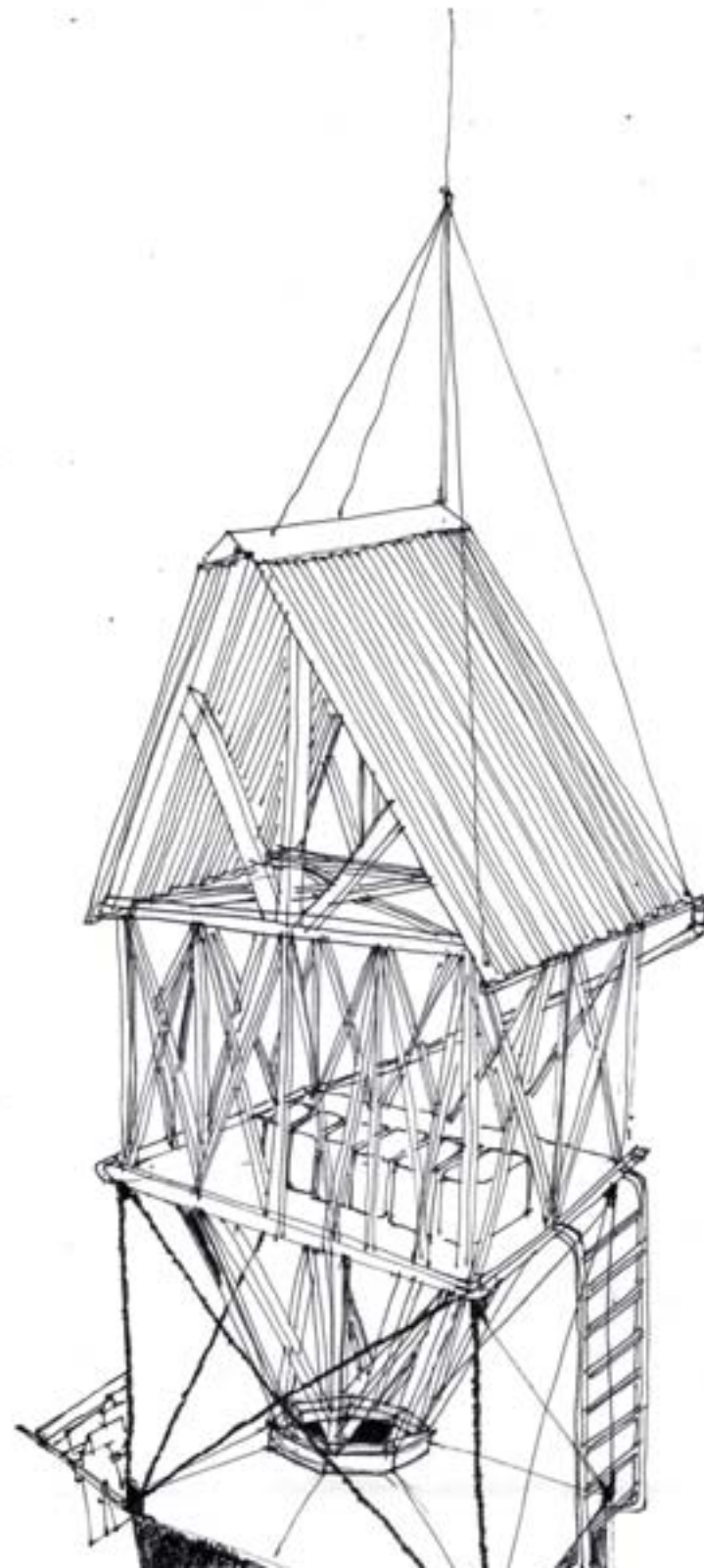
Nous nous sommes engouffrés dans l'un des escaliers qui débouchent sur la rivière. Sur notre chemin, nous rencontrons des jardins, sans savoir à laquelle des habitations qui le bordent, ils appartiennent.

Ainsi nous arrivons à la rivière, où se construit la voie sur berge, dont les travaux commencent à peine. Mon guide m'explique que des maisons ont dû être détruites pour les travaux. Une voie à double sens, avec une voie piétonne, laissant intact l'autre côté de la rivière naturelle. Nous faisons face à la rivière et derrière nous, toutes ces maisons à deux, voire trois étages. Parmi elles, celle de la famille Rancio, qui a un jardin et des animaux sur son toit. Le toit est à niveau avec le sol, à cause de l'inclinaison du terrain. Mon guide me montre du doigt le plant de maïs qui pousse sur la terrasse, et de l'autre côté de la rivière, une source d'eau naturelle qui ruisselle sortant sous une maison : « il y a de nombreuses sources d'eau qui traversent le quartier. Les gens s'adaptent en creusant un petit canal à l'intérieur de leur maison. »

Longeant la rivière, un énorme rocher borde le chemin. Mon guide me fait remarquer qu'il marque l'entrée dans un sous quartier que les habitants ont justement appelé Grosse-Roche. A l'époque où les habitants se sont installés, il y avait dans cette partie du quartier d'énormes rochers. Certains ont été conservés et on les retrouve parfois à l'intérieur de certaines maisons. Les autres ont été détruits; en creusant sous la roche afin d'y faire un feu de bois pour la chauffer, puis en la perçant pour y faire couler l'eau froide de la rivière. Ainsi, le choc thermique la faisait exploser. Arrivés au pont nouvellement construit, afin de permettre l'entrée dans le quartier par le bas, et où commence la nouvelle voie sur berge, nous rebroussons chemin. Il est 9h30 et il fait déjà très chaud. Nous prenons un autre escalier que celui que nous avons emprunté pour descendre. Les escaliers ont été construits par les habitants et entretenus par eux. Toutefois la municipalité a récemment fait installer une rampe. Son esthétique laisse croire qu'elle a été également construite par les habitants. Des tuyaux en plastique PVC dans lesquels on a coulé du béton font office de poteaux. Des tubes métalliques en acier galvanisé raccordent un poteau au suivant.



## UN HABITANT DE GROSSE ROCHE



« Toute cette partie le long de la rivière, rien n'a été planté par les habitants, il y avait déjà des fruits, un caïmitier, un abricotier, manguier, tamarinier des Indes, pruniers, arbre à pain. Il arrivait qu'un manguier à côté d'un pied de campêche que nous l'appelions «pied mangue campêche» car il portait des types de mangues que l'on ne trouvait pas ailleurs. Beaucoup d'arbres ont été coupés pour construire les habitations, ceux encore debout sont centaines. C'était le centre de vie de Fort-de-France. Ici, chaque pierre de la rivière a une histoire. Chaque lavandière avait sa pierre réservée. Il y avait un esprit très familial. Il pouvait y avoir des coups de gueule entre adultes, mais sans jamais que les enfants s'en mêlent. La rivière attirait des jeunes d'autres quartiers. De Citron, Détour Bourdin, Bord de Canal... Des centaines de jeunes par jour se retrouvaient à la rivière. »

« Dans les années 60, la construction des cités du quartier Debriand, la construction d'une station d'épuration sans égout, polluait la rivière. En 1968, il est arrivé que l'eau devienne rouge, voire noire. L'eau était également régulièrement déviée pour irriguer les champs de bananes. Mais on pouvait toujours s'y baigner car la rivière était en crue au moins trois fois par semaine, qui « nettoyait » souvent. On pouvait alors encore boire son eau sans la filtrer. »

« Au début les gens n'y jetaient pas leurs poubelles. Il y avait un espace réservé commun dans lequel on mettait les déchets, qui étaient régulièrement brûlés. Mais au bout d'un moment, les gens qui habitent au bas de l'escalier ne montaient plus les centaines de marches pour déposer les ordures au bord de la route, à la disposition du service de la voirie. Après ça, les jeunes n'ont plus fréquenté la rivière. »

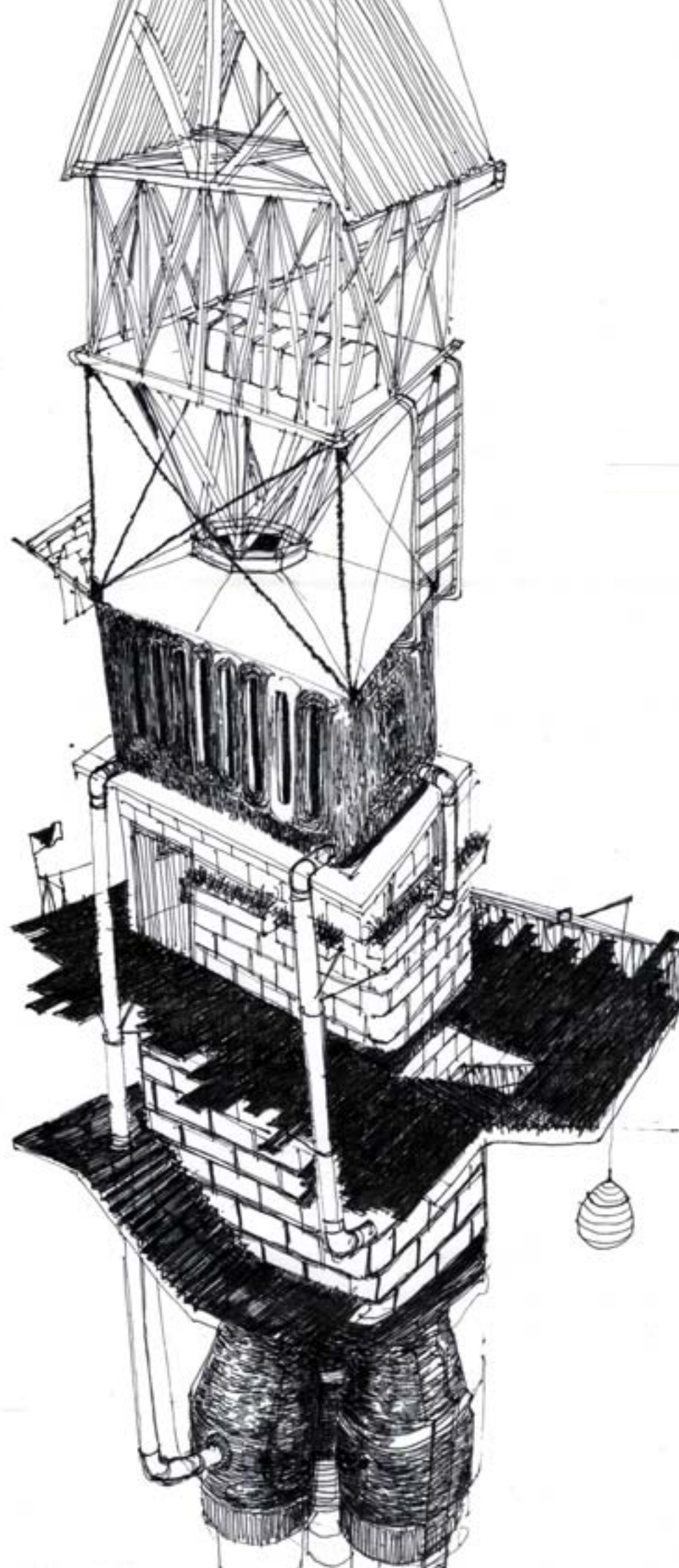
« On y avait construit, un petit espace dans le lit de la rivière pour jouer au football. A l'époque, elle était très large (environ 30 mètres). Les crues envahissaient leur terrain de jeu, mais nous le reconstruisions à chaque fois. Il y avait un bassin naturel, où j'ai appris à nager. La rivière jouait un rôle social, les enfants étaient toujours là plutôt que d'aller ailleurs. »

« Il y avait là toutes sortes de plantes, « Ponpon soldat » « Chevalier », et même du thé. Tout pour se soigner. Mais, la pollution a amené des plantes inconnues. Mon père nous soignait, mes frères et sœurs et moi avec « les herbes », avec des fleurs d'oranger. Il ne nous a pas transmis ce savoir car à l'époque on le voyait comme une sorte de quimboiseur. Sa grand-mère était marchande ambulante, elle vendait à l'aide du panier en osier tout ce qui était récupérable et vendable... »

« Et puis je suis parti à l'armée, et je me suis ensuite désengagé pour travailler à Paris. Rester en Martinique et chercher du travail s'avéraient très difficile quand on venait d'un quartier comme le mien... »

« Aujourd'hui, de retour dans mon quartier, je crois que ceux qui comme moi sont revenus l'ont fait malgré eux. C'est un quartier vieillissant, plus calme qu'avant. Les quelques personnes qui habitent là sont âgées. La plus jeune a plus de 50 ans. Ça devient un quartier de retraités. Toutes les personnes qui ont grandi là sont parties en France. Quand on a vécu trente ans là-bas, on a l'impression qu'ici on stagne. On ne retrouve plus ses marques, ses repères. Maintenant, c'est chacun chez soi, les enfants ne disent plus bonjour. Peut-être que la rivière a le potentiel de faire revivre le quartier. Tout le monde a accès à la modernité, à un portable, à internet... Il n'y a pas vraiment d'activités, un petit bain de mer, une petite sortie à Grand-Rivière (petite commune du Nord de la Martinique) et c'est tout... L'une de mes filles, celle née à la Martinique, est revenue, et ne trouve pas de travail. Il y a peu d'opportunités ici et la vie est chère. Les salaires sont très bas. Les retraités gagnent environ 600 euros en moyenne... »





## LES JUMELLES

Le lendemain, je me rends chez différents habitants du quartier qui ont accepté de me rencontrer. J'ai d'abord rendez-vous avec des jumelles âgées de 22 ans. Elles sont toutes les deux au chômage. Elles donnent toutefois des cours particuliers à domicile. Le moment de l'interview est la période du carême, une saison sèche et chaude. Ce qui nous amène à faire état des coupures d'eau régulière dans le quartier et d'ailleurs dans le reste de la Martinique.

« Quand on habite ce quartier, il faut accepter de partager l'intimité des autres. Nous, on entend le voisin prendre sa douche....

On n'a pas d'espaces de jardin, seulement quelques plantes sur le balcon parce qu'on n'a pas de place. Les plantes qu'on utilise pour les repas ou pour les tisanes viennent de chez nos grands parents qui habitent à la campagne. Avec la chaleur, ici seules les plantes décoratives tiennent le coup...

Entre nous, on s'échange des choses, pendant la période de grève, il y avait une solidarité entre les personnes qui se connaissent bien...

Les personnes âgées utilisent les transports en commun : s'est bien développé ces dernières années toutes les dix minutes il y a un bus....

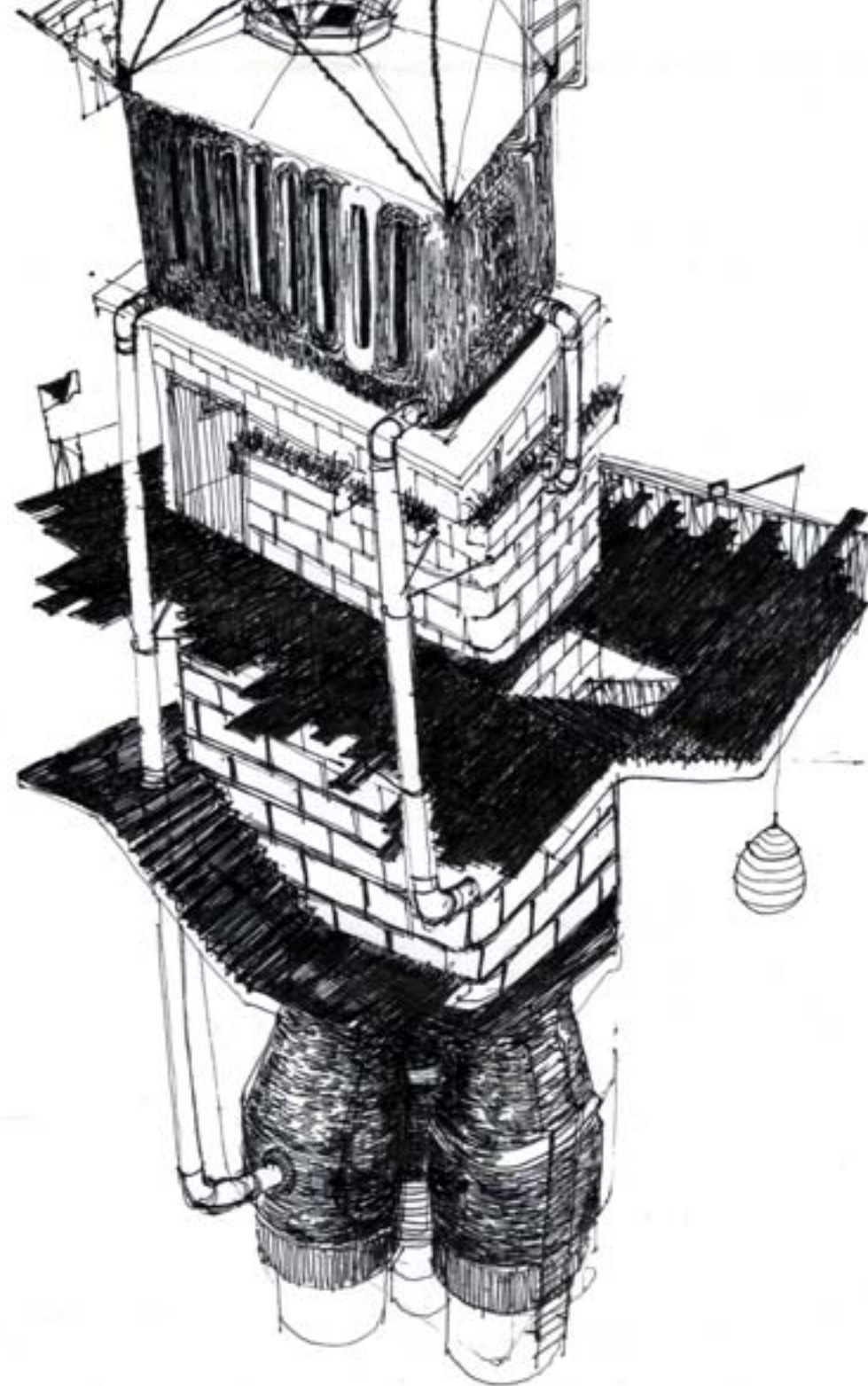
Avant la rue était assez dangereuse. Une fois, il y a eu un accident. Un enfant a été renversé. Depuis nous avons fait une pétition avec les habitants du quartier pour changer l'emplacement du passage piéton. Depuis le passage sous le pont de chaînes est bien protégé. On a quand même demandé qu'un dos d'âne soit mis dans la rue Aurélie Dicanot pour limiter la vitesse des voitures qui descendent...

« Le quartier est assez calme, il a la réputation d'être un quartier chaud, mais ce sont des rumeurs. On sort, on va courir, ou jouer au basket. Mais on préfère rester à la maison, regarder la télé. En fait on sort mais très peu. On a toutes les deux le permis et on se déplace la plupart du temps en voiture. On n'a pas vraiment d'amis dans le quartier. Nos amis habitent Fort-de-France ou d'autres communes. Il n'y a pas vraiment d'espace de rencontres au sein du quartier. Le seul espace que nous connaissions est la place de la cascade et on n'y va pas vraiment. Sinon il y a la place des Terres Saint Ville de l'autre côté de la rocade. Les Haïtiens se réunissent là. Ils restent entre eux. Nous n'y allons pas vraiment. Une place serait bien...

La rénovation a participé à la venue de nouveaux habitants. Il y a un mouvement de personnes qui déménagent et d'autres qui emménagent. Il y a quand même des jeunes moins âgés qui sont encore dans le quartier. Les jeunes de notre âge partent à l'étranger ou en France...

Nous sommes très ancrées dans notre quartier, nous aurions un sentiment de déracinement. On n'aurait pas envie de vivre dans les cités où il y a des problèmes qu'on ne connaît pas ici. Et puis les autres quartiers plus chics sont trop loin du centre ville. Nous, on s'y rend à pied. En plus nous avons vraiment une vue imprenable sur Fort-de-France... »





## LA COMMERÇANTE

Je me rends plus tard non loin du domicile des deux sœurs avec lesquelles j'ai discuté, à la boutique de la rue Aurélie Dicanot, pour recueillir le témoignage de la commerçante.

Je me présente, je lui dis que je travaille sur le quartier, pour une thèse et que je suis étudiant en urbanisme, de peur qu'elle ne comprenne pas trop ma présence devant elle. Je lui raconte que j'ai vécu ici, petit, dans le grand escalier. Elle me demande mon nom, et me situe immédiatement. Mes parents, ma mère qui travaillait à la mairie, mon père, ma nourrice chez qui je passais du temps en l'absence de mes parents. Elle me demande de leur passer le bonjour. Après ces retrouvailles, je l'ai sentie plus encline à me parler du quartier et de son petit commerce.

« Les affaires marchent de moins en moins bien, et je suis à deux doigts de fermer. Il y a de moins en moins de personnes qui viennent dans la boutique à cause des centres commerciaux, la voiture qui permet d'y aller faire ses courses. Car à part les enfants et les personnes âgées, tout le monde est véhiculé... »

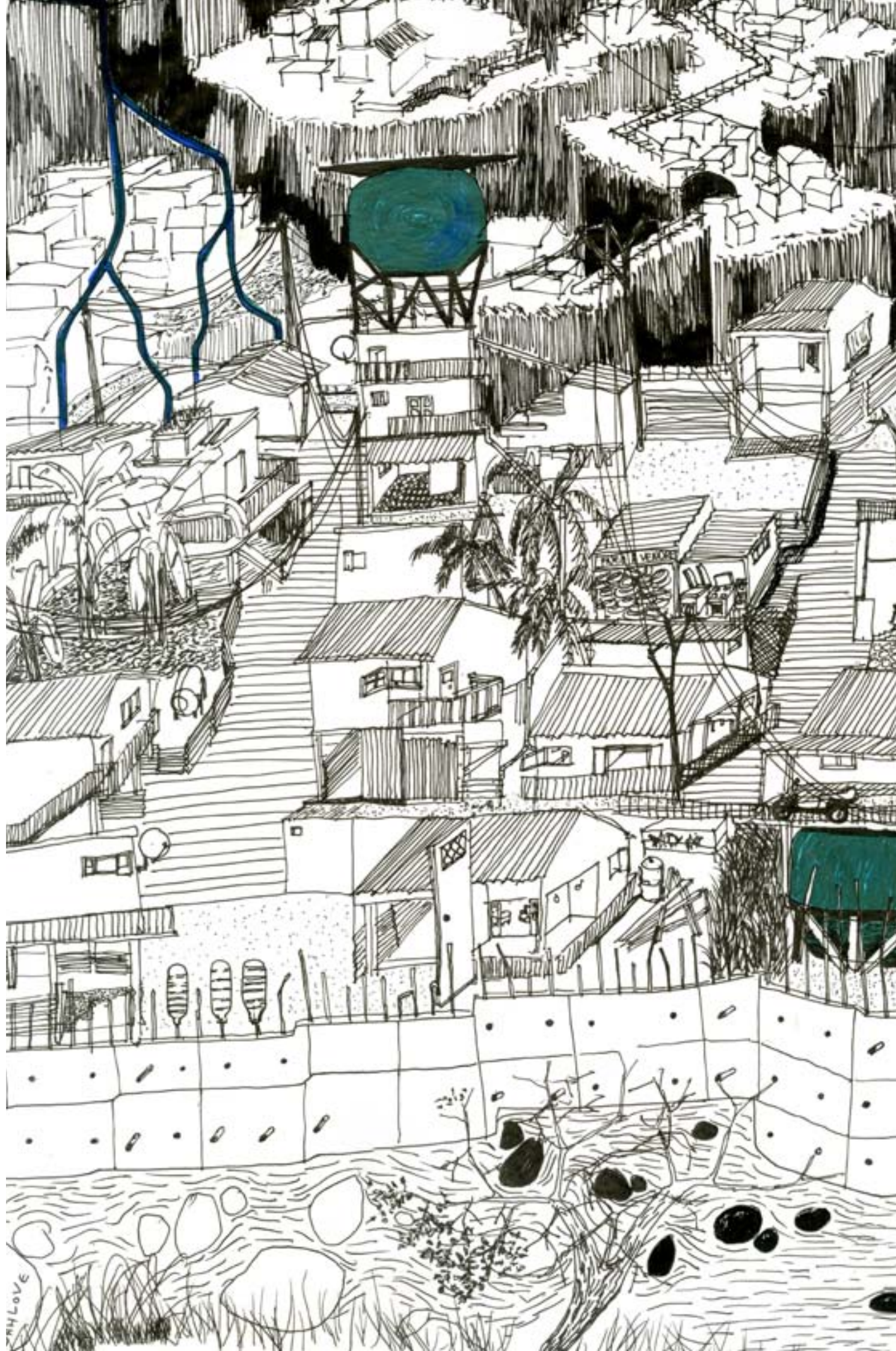
« Le pont de la voie sur berge, nouvellement construit, a permis l'accès à une autre petite boutique qui lui fait perdre des clients. Selon elle, le quartier n'est pas dangereux mais il y a souvent des drogués qu'elle voit dans le quartier... »

Durant notre conversation, une cliente arrive. La commerçante lui demande des nouvelles de sa fille. La discussion s'allonge. Les deux femmes m'ont presque oublié. Je me rends compte que le fait de prendre des nouvelles, plus pour des raisons d'habitude que commerciales, rend le sujet de leur discussion plus important que mes questions probablement superflues pour elles. Il suffisait de regarder. De son comptoir, il y a trois ouvertures qui donnent sur l'extérieur. L'une des portes donne sur la petite ruelle qui donne accès à pied au quartier (son étroitesse veut que seuls les mobylettes, les scooters et les vélos puissent y accéder. Tandis que l'autre porte et la fenêtre donnent un regard sur la route. De ce point de vue, on peut voir qui entre et sort du quartier, et surtout le lieu est un espace de rencontre ; souvent le matin très tôt et en fin d'après-midi aux heures où la chaleur est plus clémente. Ainsi, la vendeuse est une articulation sociale par son positionnement dans l'espace urbain. Toutefois, l'intérieur sombre de la boutique contraste fortement avec les nouveaux centres commerciaux à l'éclairage intense et saturé, pour persuader le client de l'hygiène du magasin.

Les habitants ont délaissé la boutique pour des raisons pratiques. En effet, les centres commerciaux ont l'avantage de présenter plus de choix, moins cher.

Et pourtant si cette boutique était amenée à disparaître, n'est-ce pas tout un dispositif de relations serait également perdu?





## LE FACTEUR

A la fin de cette matinée je croise le facteur que j'ai vu dans le documentaire sur le quartier me rappelant ses mots alors qu'il montait les escaliers en courant, qu'il expliquait que sur son parcours la mairie a mis à sa disposition cinq points d'eau:

«Ca fait 25 ans que je travaille dans le quartier. C'est un quartier de malheureux, il faut grimper tout le temps. Il faut avoir les mollets et ne pas avoir fait la fête la veille, il y a 110 marches à cet escalier....

Il n'y a pas de gens aisés, pas de professeur par exemple...

Ici, je fais du social...»

Quatre jours ont passé et je quitte le quartier. Dans une semaine je quitte l'île pour Paris, pour finir l'écriture de mon mémoire. Sur la route qui me ramène à la campagne où se trouve la maison de mes parents, je croise une vieille case en bois abandonnée, sur laquelle on peut lire, taggué sur un mur, indépendance;\*

\*Les interviews du conteur et de la maîtresse proviennent des enregistrements audiophoniques réalisés par la société CHORUS (expert en ingénierie sociale) à la demande de la mairie de Fort-de-France. L'interview du facteur est extrait du Documentaire, Laurent Cadoux, Production Zara Films, RFO 2007.



